Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 22

Artikel: A l'improviste
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203412

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

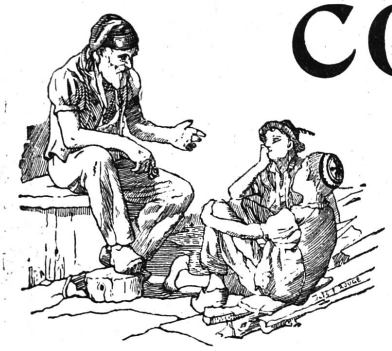
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

44me ANNÉE — Nº 22. — Samedi 2 juin 1906.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Pour Milan, en voiture !

Vevey-Saint-Maurice-Sion-Brigue-Milan, en voiture ! Ainsi crient, depuis hier, 1er juin, à la gare de Lausanne, les employés des trains en partance pour le Simplon. Dès maintenant, la frontière italienne se trouve à moins de quatre heures de la rue du Petit-Chêne et du café de M. Cottier. On ira aussi aisément au lac Majeur et aux îles Borromées qu'à Berne ou à la Chaux-de-Fonds. Ça, c'est quelque chose, comme disent nos Confédérés d'Outre-Singine, et l'on comprend l'enthousiasme avec lequel le canton de Vaud a célébré, les 28 et 29 mai, l'ouverture de la ligne du Simplon.

« Seulement, nous disait, l'autre jour, une de nos connaissances, il va falloir nous mettre à apprendre l'italien, autrement nous ne jouirons guère de nos voyages en Lombardie !... »

Apprendre l'italien ? Mais rien ne nous sera plus facile, du moins si, à défaut de latin, nous savons encore notre patois, car lui et l'italien sont cousins germains. Ne sait-on pas qu'un de nos concitoyens de Payerne, ne sachant pas un mot de la langue de Dante, et grillant de goûter, à Rome, aux grands crûs de là-bas, demanda tout bonnement *dào bon rodzo*, mots que le garçon de café comprit aussitôt. On dit même qu'avec son *bon rodzo* il se tira d'affaire dans toute la péninsule, mais nous citons la chose sans la garantie du gouvernement.

Autre fait qui montre que nous nous entendons déjà à merveille avec nos nouveaux proches voisins. Cette semaine, aux fêtes de Lausanne, les habitants du quartier de la Solitude dînaient gentiment ensemble. Au dessert, on toasta en français et en italien, car ce coin de Lausanne est comme une petite Italie. L'un des enfants du Midi s'exprima ainsi :

« La plaça du Tunnello et la rua della Solituda sont come una patria italiana; lo Tunnello est come lo Simplon; autant gentilles sont les mademoiselles di Losanna que les ragazze di Milano ou di Roma; dounc jo vido le mien verro alla salute et alla fortuna di tutti. Evviva Losanna ! »

L'orateur fut compris de toute l'assistance, si bien qu'un Lausannois qui n'est jamais sorti de sa ville, ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est ça de l'italien ? mais alors il y a longtemps que je le parle » !

Il est question ici de la place du Tunnel. Croirait-on que depuis qu'existe le souterrain entre cette place et la Solitude, les vignes au midi du Tunnel ne donnent plus un aussi bon vin que jadis ? il paraît qu'elles souffrent d'un courant d'air perpétuel et particulièrement de la bise de Berne. Ceux de nos lecteurs qui iront à Milan par Brigue seraient bien aimables de nous dire s'ils observent un phénomène inverse au Simplon et si nous avons des chances de voir nos raisins caressés par un souffle plus chaud depuis qu'est faite la trouée à laquelle nous travaillions depuis un demi-siècle. V. F.

L'amour du chez-soi. — Une pauvre vieille femme de la campagne avait dû venir se fixer à Lausanne. Elle tomba gravement malade.

— Dites-moi, mossieu le docteu, croyez-vous que je me rétablisse ? Dites-le moi franchement.

— Hélas, ma chère dame, vous savez,... à votre âge.,.. à 78 ans, il faut un peu s'attendre...

— Oh ! mossieu, ça me ferait encore rien de mourir ; mais, voyez-vous, je ne puis penser à aller dans un cimetière que je n'ai pas accoutumé.

A l'improviste. — Un jeune soldat écrivait à son capitaine pour obtenir un congé.

« Je me permets, mon capitaine, de venir vous demander un petit congé,... mais je n'ose presque pas vous dire pourquoi... Pensez que je me marie ! Je vous assure que j'étais bien loin de m'y attendre... »

Têtes neuchâteloises.

GRIMPEURS.

Je me suis demandé, plus d'une fois, pourquoi certains bonshommes s'essoufflent à gravir un sommet de seize cents mètres pour y admirer — à leur manière — l'incomparable lever du soleil. Autant je comprends et j'admire les vrais amants de la grande nature qui se donnent tant de mal pour un si beau résultat, autant je m'étonne devant le snobisme, plus ridicule encore dans la libre nature, de tels petits bourgeois en veine d'ascensionisme.

Tenez. Il n'y a pas si longtemps, nous avions gravi — deux amis et moi — les pentes roides du Chasseral. Nuit de juillet, étoilée, paisible et parfumée de brise légère. Le sommet atteint, nous eûmes froid : la brise tiède des vallées devenait, là haut, une bise presque glacée. Tous trois nous nous emmitouflons dans une couverture épaisse que l'un de nous plus prévoyant et plus frileux, avait amenée jusque-là sur son dos, et nous attendons le soleil.

Arrive à l'aube, une demoiselle flanquée de deux jeunes messieurs, qui probablement venait de passer à l'hôtel cette nuit de montagne. Visages vulgaires, et langage rimant, comme de juste, à visages. La petite demoiselle, sans regarder un seul instant l'aube épanouie sur les sommets alpestres et sur les lacs gris-bleu qui sommeillaient à nos pieds, la demoiselle donc s'amusait à jeter de menus cailloux aux bourdons qui passaient. Elle riait ; elle plaisantait bêtement avec ses deux compagnons.

A ce moment-là, mon ami Sam, qui n'a jamais pu se débarrasser de ses souvenirs de collège, marmotta entre ses dents : Beau trio de baudets ! Heureusement le trio n'entendit pas.

Et les bourdons passaient, moins bêtes que les hommes...

Enfin, le soleil rouge se leva, jetant son premier rayon d'or sur l'herbe des sommets voisins.

La fillette, elle, tournait le dos. Elle poursuivait un bourdon... Puis elle aperçut de la lumière, se retourna vivement et regarda le soleil en s'écriant :

— Hé ! comme il est « caribossu » !

Comme le bourdon voletait encore autour d'elle, ma gamine continua de le lapider, et, deux minutes après, lasse de ce jeu, elle se retourna de nouveau en criant d'une voix aigrelette :

« Oh, le soleil ! On dirait un ballon et des épiciers dedans ! »

Et tous les trois nous murmurâmes de concert : « Ils ne sont pas là-haut les marchands de mélasse ! »

Naturellement, nos trois promeneurs sont redescendus à leur ville sans avoir rien vu, sans avoir rien compris à la grandeur de ce merveilleux lever de soleil. Alors, pourquoi grimper si haut ? Ils auraient eu plus de plaisir dans leur lit, soyez-en bien certains. Seulement, notre trio est du nombre des hommes qui voyagent, non pas pour voyager, mais pour avoir voyagé, ce qui est bien différent. Revenus en leur ville, nos gaillards se seront vantés de leur prouesse et se seront fait à bon marché la réputation de « sportsmen » accomplis. Et encore !

Pourquoi diable s'essouffler pour si peu !

PAYSAN DU SEYON.

Prévoyance. — Un amateur de petit blanc était à sec, gosier et portemonnaie.

Assis sur une bouteroue, non loin d'un cabaret, il attendait les événements.

— Viens boire un verre, David ! lui dit un passant.

David feignit un instant d'hésitation, puis se levant tout-à-coup :

— Eh bien, si on veut. Si, par hasard, on avait soif demain, on serait bien content d'avoir bu aujourd'hui.

Avis. — On lit dans une de nos feuilles d'avis l'annonce que voici :

« Une jeune dame anglaise désire montrer sa langue à des enfants des deux sexes. »

Chez les chasseurs.

Que deviennent les chasseurs quand ils ne chassent pas ? D'aucuns prétendent que la nostalgie des taillis et des guérets les rend casaniers et misanthropes. Une personne digne de foi m'a même affirmé qu'ils ne mettaient plus le nez à l'air que pour prendre leur permis chez M. le préfet et que jusqu'au jour de l'ouverture des exploits cynégétiques ils portaient sur leur camisole une cravate de deuil.

J'ai voulu en avoir le cœur net et je me suis glissé, dimanche dernier, à l'hôtel de France, à Lausanne, où je savais que devaient se réunir les nemrods de toute la Confédération. Je les trouvai le ventre à table, la serviette au menton, en train de faire honneur à la cuisine de M. Cardinaux. Ils n'avaient nullement des mines d'enterrement et rien de funèbre ne marquait leurs propos. Ils devisaient le plus gaîment du monde de leurs prouesses de l'hiver dernier et, entre deux histoires de chasse, ils s'entretenaient,